

NOTE SUR LES ATTACHES PSYCHOLOGIQUES DU SYMBOLISME DU CŒUR CHEZ SAINTE MARGUERITE-MARIE

L'histoire des relations de sainte Marguerite-Marie avec le Sacré-Cœur livre un certain nombre de comportements et de visions dans lesquels apparaissent plusieurs thèmes majeurs organisés autour de la représentation du cœur. Nous allons essayer d'en repérer quelques-uns et de poser la question de leur signification dans la psychologie concrète de la sainte.

Au cours de sa retraite de profession en 1672, Marguerite-Marie entendit le Seigneur lui dire : « Voici la plaie de mon côté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle »¹. Ce thème de « la plaie » est constamment associé chez elle à la représentation du Christ. La première image qu'elle ait eue de Jésus est celle de « l'Ecce homo portant sa croix »². Le temps des grandes révélations comporte encore la vision de la plaie³.

Or, certains faits nous montrent que « la plaie » a toujours été pour elle l'objet d'un étrange intérêt. Elle lui fait horreur, et lui soulève le cœur⁴. Mais à maintes reprises Marguerite-Marie a léché le pus qui sortait des plaies des malades⁵, et ceci malgré leur répugnance à la laisser faire⁶. Précisons-le, ce n'est pas seulement la plaie qu'elle redoute et recherche à la fois, c'est ce qui en sort. Au thème de la plaie est lié celui du liquide issu de l'ouverture du corps. « Une fois, écrit-elle, voulant nettoyer le vomissement d'une malade, je ne pus me défendre⁷ de le faire avec ma langue et le manger, en lui (à Jésus) disant : « Si j'avais mille corps, mille amours, mille vies, je les immolerais pour vous être asservie ». Et lors je trouvai tant de délices dans cette action que j'aurais voulu en rencontrer tous les jours de pareilles, pour apprendre à me vaincre et n'avoir que Dieu pour témoin »⁸. Elle va encore plus loin : « Une fois que j'avais fait quelque soulèvement de cœur en servant une malade qui avait la dysenterie, il m'en reprit si fortement, que je me vis contrainte⁹, pour réparer

1. *Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, 3^e édit. revue par Mgr GAUTHÉY. De Gigord, 1915. T. II, p. 188.

2. *Vie et œuvres...* T. II, p. 34.

3. *Vie et œuvres...* T. I, p. 83; T. II, p. 71, etc.

4. *Vie et œuvres...* T. II, pp. 37, 82, 83.

5. Procès... *Positio super virtutibus*, Romae, 1840. *Summarium super dubio*, n. 9, 87 à 96.

6. Témoignage de la sœur Marie Chevalier Demoutrouant. *Summarium*, n. 10, 92.

7. C'est nous qui soulignons.

8. *Vie et œuvres...* T. II, p. 82.

9. C'est nous qui soulignons.

cette faute, en portant verser ce qu'elle avait fait, d'y tremper ma langue un long espace de temps et d'en remplir ma bouche; et l'aurais avalé s'il ne m'avait mis alors l'obéissance devant les yeux, laquelle ne me permettait pas de rien manger sans congé. Après cela il me dit : « Tu es bien folle de faire cela! »¹ L'intention consciente ne fait aucun doute, mais l'impulsion instinctive qui mène au comportement est bien indiquée.

On ne peut douter de la relation inconsciente qui unit de tels gestes à la plaie sanglante du côté, quand la sainte rapporte que, la nuit même qui suivit l'absorption du vomissement, le Seigneur la tint bien « environ deux ou trois heures la bouche collée sur la plaie de son Sacré Cœur »². Ainsi se précise la signification de « la plaie » pour l'affectivité de la sainte : c'est l'ouverture d'où coule le liquide-nourriture, objet de répulsion et d'attraction. Il serait prématuré d'entrer plus avant dans l'interprétation de ce phantasme. Signalons simplement son caractère oral, et rappeignons que Marguerite-Marie souffrit toute sa vie de faims et de soifs effroyables³. Le Sacré Cœur lui apparaîtra comme une source d'eau vive⁴ ou comme une table de délices⁵.

Si nous en sommes réduits aux conjectures pour relier la plaie sanglante à un phantasme plus primitif, nous possédons au contraire un témoignage net de la liaison entre la plaie et la personne de la mère. Marguerite-Marie s'est étendue longuement dans son autobiographie sur un érysipèle purulent que sa mère eut à la face. Un petit chirurgien de village qui passait tenta une saignée qui n'apporta aucun soulagement à la malade. La sainte raconte alors ce qui suit : « Étant donc allée à la messe, le jour de la Circoncision de Notre-Seigneur, pour lui demander d'être lui-même le médecin et le remède de ma pauvre mère, et de m'enseigner ce que je devais faire, ce qu'il fit avec tant de miséricorde, qu'étant de retour, je trouvai sa joue crevée avec une plaie large d'environ la paume de la main, qui jetait une puanteur insupportable, et personne n'en voulait approcher. Je ne savais point panser les plaies, et même ne les pouvais voir ni toucher auparavant celle-ci, pour laquelle je n'avais d'autre onguent que ceux de la divine Providence; j'y coupais tous les jours beaucoup de chair pourrie; mais je me sentais tant de courage

1. *Vie et œuvres...* T. II, p. 83.

2. *Vie et œuvres...* T. II, p. 82.

3. A. HAMON, *Vie de sainte M.-M.*, pp. 248-249. La Mère Greyfié raconte qu'elle fut obligée de lui donner l'ordre de boire trois ou quatre fois entre les repas tous les jours. Mais la sainte s'avisait d'aller boire de l'eau avec laquelle on avait lavé la vaisselle. *Vie et œuvres...* T. I, p. 356.

4. *Vie et œuvres...* T. II, p. 153.

5. *Vie et œuvres...* T. II, p. 191.

et de confiance en la bonté de mon souverain, qui me semblait être toujours présent, qu'enfin elle fut guérie dans peu de jours, contre toute apparence humaine »¹. On devine l'impression que durent faire de tels événements sur une fille sensible à l'excès, et de quels affects ils chargèrent — ou rechargèrent — le thème de la plaie. Serait-ce aller trop loin que de conjecturer que les plaies sanglantes du Seigneur furent évoquées par Marguerite-Marie au cours de ces scènes : la plaie de la joue maternelle ne creva-t-elle pas le jour même de la Circoncision ?

Une ouverture dans le corps, un liquide qui coule, ce n'est pas encore le cœur, mais c'est un phantasme qui rejoint celui du cœur par l'intermédiaire du « côté blessé ». Nous l'avons vu, pour Marguerite-Marie, Jésus est d'abord l'*Ecce homo*, l'Homme aux plaies sanglantes. La localisation et la fixation du phantasme dans la région du cœur supposent l'existence du « côté » comme centre d'intérêt. La psychologie analytique, après tout ce que nous avons dit de la signification nourricière de la plaie aurait vraisemblablement ici son mot à dire. Mais nous savons aussi que la sainte fut prise, quand elle était jeune fille, d'une douleur de côté dont les circonstances valent qu'on les rapporte. Des domestiques avaient parlé à Madame Alacoque des veilles prolongées de sa fille. Afin de protéger le sommeil de Marguerite-Marie, sa mère la fit coucher avec elle dans sa propre lit. C'est alors que l'on s'aperçut que la jeune fille avait une douleur aiguë au côté, et que ces jambes se couvrirent d'ulcères. Chrysostome qui nous rapporte ces faits les attribue à ses mortifications. Peut-être. En tout cas Marguerite-Marie prit prétexte de ces douleurs pour obtenir de retrouver une chambre particulière, en disant à sa mère que si « elle venait à toucher ses jambes dans le lit, elle pourrait s'évanouir »². En fait les douleurs continuèrent, et ne s'arrêtèrent qu'à la suite d'une neuvaine. Quelle que soit la signification de cette souffrance au côté, nous pouvons penser qu'elle a joué son rôle dans la localisation du thème de « la plaie ». On la retrouve d'ailleurs au temps des grandes révélations³.

Avec la plaie sanglante du côté nous touchons au cœur. Un second thème apparaît alors, dans lequel la plaie n'est plus l'ouverture d'où coule un liquide, mais l'accès à une demeure. Côté et cœur percés sont alors la cavité où l'on se réfugie et où l'on est régénérée.

1. *Vie et œuvres...* T. II, pp. 36-37.
2. *Vie et œuvres...* T. I, p. 584.
3. *Vie et œuvres...* T. II, pp. 70-71.

C'est d'abord le côté du Seigneur qui prend cette signification. Le texte de 1672 est clair à ce sujet. Mais à l'époque des grandes révélations, c'est le Cœur de Jésus lui-même qui reçoit et accueille celui de Marguerite-Marie. Elle écrit, à propos de la Révélation de 1673 : « Il me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable »¹. Cœur et Côté seront d'ailleurs évoqués indifféremment, dans la même acception. Elle notera un peu plus tard qu'un jour, durant l'oraison, Jésus « se présenta à son âme tout couvert de plaies, lui disant de regarder l'ouverture de son sacré Côté, qui était un abîme sans fond, qui avait été fait par une flèche sans mesure, qui est celle de l'amour... qu'il fallait se perdre dans celui-ci, par lequel on évitait tous les autres ; que c'était la demeure des amants, où ils rencontreraient deux vies, l'une pour l'âme, l'autre pour le cœur : l'âme y rencontrant la source des eaux vives, pour se purifier et recevoir en même temps la vie de la grâce que le péché lui avait ôtée ; et le cœur y trouve une fournaine d'amour qui ne le laisse plus vivre que d'une vie d'amour. L'une s'y sanctifie et l'autre s'y consomme ; et comme l'ouverture est fort étroite, il faut être petit et dénué de toutes choses pour pouvoir y entrer »². On remarquera au passage l'intériorisation du thème de la source — que nous avons vu lié à la plaie externe — avec son allure baptismale.

Ce phantasme de la cavité secrète où l'on trouve accueil et régénération, s'esquisse dès l'enfance chez sainte Marguerite-Marie. « Je sentais toujours quelque chose qui me tirait et m'appelait en quelque petit coin, et ne me donnait point de repos que je ne l'eusse suivi ; et puis, il me faisait mettre en prière, mais presque toujours prosternée ou les genoux nus, ou faisant des genuflexions, pourvu que je ne fusse pas vue, mais ce m'était un étrange tourment lorsque j'étais rencontrée »³. Plus tard, persécutée par les trois parents qui faisaient la loi au logis, « c'était pour lors, écrit-elle, que, ne sachant où me réfugier, sinon en quelque coin de jardin, ou d'étable, ou autre lieu secret, où il me fût permis de me mettre à genoux pour répandre mon cœur par mes larmes devant mon Dieu, par l'entremise de la très sainte Vierge, ma bonne Mère, à laquelle j'avais mis toute ma confiance ; et je demeurais là des journées entières, sans boire ni manger »⁴. Elle cherchera le coin où l'on est caché ; ce sera

1. *Vie et œuvres...* T. II, pp. 69-70.
2. *Vie et œuvres...* T. II, pp. 140-141.
3. *Vie et œuvres...* T. II, p. 31.
4. *Vie et œuvres...* T. II, p. 33.

un des motifs de son entrée en religion : « Je veux quitter le monde tout à fait, en me cachant en quelque petit recoin, pour l'oublier et en être oubliée et ne plus le voir »¹. Elle aura horreur du parloir, des lettres à écrire, de tout ce qui la propose aux regards. Mais le recoin secret n'est pas seulement un repos et un refuge, il est surtout le lieu où elle prie, où elle prend force. Telle sera la signification dominante de l'accès à l'intérieur du Côté ou du Cœur.

C'est ce sens qu'exprime le troisième thème englobé dans le phantasme du cœur : la fournaise, la flamme, le soleil. Au cours de la première révélation, le Seigneur, en mettant le cœur de la sainte dans le sien, le lui fit voir « comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris ». Chaque vendredi le Sacré-Cœur lui est représenté « comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardents tombaient à plomb sur mon cœur, qui se sentait embrasé d'un feu si ardent, qu'il me semblait m'aller réduire en cendres »². Une fois, devant le Saint Sacrement, Jésus-Christ se présente à elle « tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait à une fournaise, et s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable cœur, qui était la source vive de ces flammes ». Le Seigneur lui découvre alors les merveilles de son amour pour les hommes qui le méconnaissent, « et, en même temps, ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consommée »³.

Il ne s'agit plus seulement, on le voit, d'entrer dans le Cœur. Celui-ci s'ouvre comme de lui-même et la flamme en sort pour consumer, ou plutôt pour « consommer ». Marguerite-Marie parlera souvent du « feu dévorant » qui la brûle.

Ainsi donc, de la plaie qui coule, à la fournaise qui jette des flammes, en passant par la cavité secrète, le symbolisme du cœur présente-t-il une organisation thématique dans laquelle il est possible de saisir une prédominance de phantasmes oraux, avec une signification d'absorption et de destruction. Consommer, être consommée ; absorber le liquide qui sort de la plaie et être absorbée par le feu dévorant, autant de comportements et d'images

1. *Vie et œuvres...* T. II, p. 53.

2. *Vie et œuvres...* T. II, p. 71.

3. *Vie et œuvres...* T. II, p. 72.

qui expriment sans doute l'amour le plus authentique, mais qui remontent dans leur genèse psychologique au temps où la mère dispensait la nourriture et la boisson. Une étude de leur signification en rapport avec cet extraordinaire appétit de souffrance qui caractérise Marguerite-Marie nous entraînerait dans une exploration en profondeur de l'affectivité de la sainte. Nous ne pouvons que l'indiquer en terminant.

Louis BEIRNAERT, S. J.